

**YASMINA KHADRA : LE MALENTENDU
ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT
DANS L'ATTENTAT ET LES SIRÈNES DE BAGDAD**

SAKRI Rachid

Université Ibn Tofail - Kenitra - Maroc
sakrirachid@gmail.com

Résumé : De nos jours, des crises retentissantes et des conflits violents marquent l'histoire contemporaine et nourrissent ainsi débats et polémiques au sein des médias et entre politiques. Face aux conjonctures difficiles, voire néfastes, que connaissent, çà et là, certaines régions du monde, on peut se demander une fois de plus quelle place revient à la littérature dans le dialogisme qui porte sur ces crises ou conflits. Le présent article s'inscrit dans cette perspective. À travers le thème du malentendu dans L'attentat et Les sirènes de Bagdad, romans de Yasmina Khadra, il s'agit de montrer cette prise en charge de l'actualité politique par la littérature.

Mots-clés : Terrorisme, Jihadisme, Malentendu, Orient, Occident.

Abstract : Today, resounding crises and violent conflicts mark contemporary history, fueling debate and controversy in the media and between politicians. In the face of the difficult and even harmful conjunctures that certain parts of the world are experiencing here and there, we may once again wonder what place literature has in dialogism about these crises or conflicts. This article is part of this perspective. Through the theme of the misunderstanding in the attack and The sirens of Baghdad, novels of Yasmina Khadra, it is a question of showing this assumption of responsibility of the political actuality by the literature.

Keywords : Terrorism, Jihadism, Malentendu, East, West.



*« En refusant de voir les choses telles qu'elles sont
et de reconnaître certaines différences présentement irréductibles,
on se condamne à ne rien comprendre de la mentalité orientale,
et ainsi on ne fait qu'aggraver et perpétuer les malentendus,
alors qu'il faudrait s'attacher avant tout à les dissiper »
René Guenon*

Introduction

*L'*attentat et *Les sirènes de Bagdad* nous offrent une image de l'antagonisme qui caractérise la relation entre l'Orient et l'Occident. En abordant aussi bien la situation en Irak que celle entre Israël et la Palestine, Yasmina Khadra, moyennant ses fictions romanesques, arrive à retracer ces conflits sanglants qui font encore l'actualité. Plus encore, il va plus loin en s'interrogeant sur le malentendu qui est à la base de ces contextes tendus et violents. Les romans précités font figure en effet d'un discours sur ledit malentendu avec en perspective l'idée de mettre le doigt sur l'origine du mal. Dans *Les sirènes de Bagdad*, un personnage, le docteur Jalal en l'occurrence, nous interpelle dans ce sens. Intellectuel émérite, détracteur d'abord,

puis apologiste et théoricien-idéologue du djihadisme, il est présenté comme étant l'auteur d'un ouvrage intitulé *Pourquoi les musulmans sont-ils en colère ?* Y. Khadra semble à travers ces deux fictions, entre autres, répondre tout bonnement à cette question. Face à un Occident qui se refuse à considérer le recours à la violence chez les arabo-musulmans autrement qu'à travers sa vision et ses grilles de lecture consacrées, l'auteur apporte une autre approche de ce phénomène du terrorisme. C'est ainsi que dans une interview, il déclare :

Certains croient que le terrorisme est une seconde nature chez les Arabes et les musulmans. Or, ce sont précisément ces derniers qui en souffrent le plus et qu'on essaie d'isoler ainsi dans leur tragédie. J'essaie de lutter contre cette idée et aussi celle qui veut présenter le terroriste comme un cas pathologique. Il n'y a rien de pathologique. Ce sont simplement des êtres qui, à un moment donné, ne sont plus interpellés par leurs rêves. Ils divorcent d'avec eux et le monde. Ils sont dans la nuit la plus opaque et veulent en finir. Alors ils se suicident en emportant des vies innocentes avec eux¹.

Présenter le terroriste ou le kamikaze comme un cas pathologique est ce qu'on retrouve justement dans les propos de certains personnages, notamment dans *L'attentat*. C'est le cas d'Amine demandant à son ami Naveed comment ces gens – les kamikazes – expliquaient leur folie, ou celui du capitaine Moshé qualifiant ces derniers de « fous » et de « dégénérés ». En cela, ils attestent tous deux d'une certaine croyance largement répandue dans les discours des politiciens et des médias occidentaux. Les propos de Y. Khadra, et qu'il étaye de manière plus subtile encore dans ses romans, nuancent cette pensée stéréotypée autour du personnage du terroriste et s'attardent aussi bien sur les terreaux que sur les raisons qui poussent au terrorisme. Devrait-on y voir une forme de plaidoyer justifiant le recours à la terreur? Aucunement! L'auteur entend tout simplement faire la part des choses et réorienter le regard de l'Occident vers un envers jusqu'alors méconnu ou délibérément obliaté. L'occidental, au lieu de se laisser aller ou de cautionner une certaine version officielle et officieuse préétablie et toute faite, au lieu de s'emprisonner dans le même prisme ou les mêmes clichés devrait, selon l'auteur, briser les carcans d'une pensée doxique largement médiatisée et se demander de manière autre et sans passion, loin de tout référentiel généralisé, quelle serait cette personne qui prône la violence tant dans les propos que dans les faits. Qu'est-ce qui pousse vers de tels comportements et pourquoi, contrairement à ce que voudraient le bon sens et la raison, s'engage-t-on sur ce chemin de la perdition de soi et d'autrui?

Pour Y. Khadra, le terrorisme n'est nullement une seconde nature, encore moins une pathologie chez les arabo-musulmans comme on voudrait le faire croire. Il est plutôt l'aboutissement somme toute attendu d'un cheminement jalonné de déconvenues et d'humiliations qui font que cette personne qu'on appelle terroriste décide à un moment de sa vie d'y mettre fin en fauchant celle des autres. Contrairement à ce qu'on pourrait bien penser, « *un attentat est l'aboutissement d'un long processus. On peut y venir par différents chemins : pour venger une offense, revendiquer un droit, crier son désespoir (ibid.).* » C'est cela même que tente d'illustrer l'auteur dans son roman éponyme *L'attentat* ou plus particulièrement dans *Les sirènes de Bagdad*. Moyennant ces romans, il tente de montrer qu'on ne choisit pas la violence par vocation ou par penchant naturel, mais par une fatalité faite de la main des hommes ; qu'on ne naît pas brute, mais qu'on le devient. En effet, quoi de plus inattendu, par exemple, que de voir un personnage comme le héros des *sirènes*, un être pacifique, se transformer en terroriste potentiel.

En choisissant de se pencher sur la situation au Moyen-Orient et sur les conflits mortifères et violents qui déchirent cette région, en choisissant aussi de placer le choc entre Orient et Occident sous les auspices d'un malentendu – un terme que l'auteur

¹ - Christine Rousseau, « Yasmina Khadra : "Allez au commencement du malentendu" », *Le Monde des livres*, 28-09-2006.

préfère à celui de choc des civilisations de Huntington – Khadra entend revenir sur les raisons profondes, et légitimes au demeurant, de ce recours à la violence comme seul moyen de résistance. Face aux affronts et aux exploitations qui caractérisent la politique occidentale dans sa relation avec les arabo-musulmans, quoi de plus évident que de voir des gens désespérés recourir à la violence pour revendiquer leurs droits ou crier leur désespoir : « *Le terrorisme a de tout temps été l'arme des désespérés* » écrit Ben Jelloun (2010 : 31-35). Khadra se refuse même à parler de terrorisme en évoquant le cas du peuple irakien ou palestinien. Pour lui, ce ne sont que des gens molestés et humiliés au quotidien et qui tentent de résister afin de recouvrer leurs patries et leur dignité. Pour lui, le vrai terrorisme est occidental comme il le confie dans cette déclaration :

Je ne parle pas de terrorisme ! Je parle de la résistance palestinienne et irakienne. Je parle de gens qui se battent pour retrouver leur dignité, pour restaurer leur patrie. Les Occidentaux ne le comprennent pas. Pour eux, le Moyen-Orient est systématiquement associé au terrorisme. Mais ériger un ghetto en Palestine comme jadis à Varsovie, c'est tout simplement installer la population dans l'ignominie. Pour moi, les vrais terroristes ce sont l'ONU, Washington, Georges Bush et Tony Blair. À travers mes livres, j'essaie juste de faire comprendre par quels cheminements un être humain en vient à divorcer d'avec lui-même et d'avec le monde au point d'accepter de se suicider et de sacrifier des vies innocentes².

L'écrivain, par ces mots, place le problème du malentendu sous le signe d'une vision réciproque, mais différente, que l'on tient autour de l'altérité donnée par l'Orient à l'Occident et *vice versa*. En accusant à son tour l'Occident de terrorisme, il ne fait que reprendre un discours et une pensée fréquents chez les peuples arabo-musulmans. Si les Européens accusent ces derniers de terrorisme, ils sont accusés à leur tour d'être à l'origine des maux et du chaos dont souffraient ou souffrent encore plusieurs pays d'Orient. C'est cela même ce qui explique le rejet dont témoignent ces pays vis-à-vis de cette altérité occidentale. Cela étant dit, « *pour comprendre la situation actuelle du "refus de l'Occident", comme le pense T. Ben Jelloun, il faut remonter aux origines des humiliations subies par les peuples arabes.* » (*op.cit.*).

En effet, le rejet de l'Occident ne date pas de cette ère postmoderne, mais trouve plutôt sa source dans une politique et une idéologie impérialiste européennes qui remontent au passé. À ce propos, faut-il rappeler un phénomène tel que celui de *l'Orientalisme* qui nous éclaire à bien des égards sur cet intérêt politique, idéologique et expansionniste de l'Occident à l'égard des pays de l'Orient et notamment des Arabes. Il nous semble que pour comprendre le malentendu postmoderne qui existe entre les deux mondes et dont parle à juste titre Y. Khadra, force est de passer par le travail édifiant d'E. Saïd dans son livre de référence : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Parlant de ce livre, M. Rodinson déclare :

Le mérite de Saïd est d'avoir contribué à définir mieux l'idéologie de l'orientalisme européen (en fait, surtout anglo-français) au XIXe et XXe siècle et son enracinement dans les objectifs politiques et économiques d'alors. L'analyse qu'il en donne est intelligente, sagace, souvent pertinente (Rodinson, 1993 : 14).

E. Saïd en analysant cette doctrine qu'est l'orientalisme, en tant que système de pensées et de représentations, soulève cette scission du monde en deux blocs distincts et opposés, ces frontières ou cette géographie imaginaire créée par les Occidentaux. En remontant au passé, plus particulièrement au temps des empires britannique et français, – auxquels s'ajoutent les Américains depuis quelque temps – il souligne l'articulation qui s'est produite entre la curiosité et l'intérêt manifestés par des hommes de Lettres ou de l'art autour d'un Orient fantasmé et exotique, et le projet politique et colonialiste qui ne tarde pas à supplanter ce savoir littéraire ou artistique.

²- Yasmina Khadra : « J'écris des livres qui dérangent l'Occident », *L'Orient littéraire*, propos recueillis par Lucie Geffroy, 2007-1, N° 127.

L'orientalisme, affirme-t-il « [...] est un échange dynamique entre les auteurs individuels et les vastes entreprises politiques, formés par les empires britannique et français et américain, sur le territoire intellectuel et imaginaire. » (Saïd, 1980 : 27).

Avec les Américains, l'orientalisme devient un domaine relevant du « social scientist ». La littérature et les arts ayant cédé le pas aux sciences sociales, l'orientaliste américain devient expert régional au service du gouvernement et des affaires. L'Orient devient une pure question administrative et politique. Dès lors, on « maintient la région et ses habitants dans des concepts qui les châtient, les réduisent à des "attitudes", à des "tendances", à des statistiques, bref, les déshumanisent » (ibid. : 325). C'est alors que l'on voit croître davantage une imagerie faite d'un tas de clichés caricaturaux autour de cet arabo-musulman, que l'on fait passer pour sauvage, paresseux, incompetent, débauché, défaitiste... et enfin, depuis quelque temps, pour sanguinaire et terroriste.

Face à un Orient affaibli et dont on cherche à se démarquer par un certain culte d'une identité européenne supérieure, hégémonique et presque aryenne, par opposition à l'identité « d'un Orient qu'elle [l'identité occidentale] prenait comme une forme d'elle-même inférieure et refoulée » (ibid. : 16), les images que l'on cultive à propos de cet Autre sont généralement dénigrantes et injustes. L'orientalisme, cet ensemble de savoir cumulé sur les arabo - musulmans, ne sert après tout qu'à mieux les contrôler, assujettir et gouverner. En effet, la dialectique qui existe entre savoir et pouvoir, entre mieux savoir pour mieux pouvoir contrôler, est somme toute évidente, et l'orientalisme semble nous en offrir l'illustration : « Le savoir donne le pouvoir, un pouvoir plus grand demande plus de savoir, etc., selon une dialectique d'information et de contrôle de plus en plus profitable » (ibid. : 51), note E. Saïd.

Pour revenir à Y. Khadra, on pourrait dire que le malentendu qu'il évoque a pour ancrage théorique, idéologique et politique l'orientalisme dont parle E. Saïd. Nous allons maintenant voir de plus près comment se manifeste ce malentendu dans les textes. Ces derniers s'offrent comme un espace où se déploient des discours qui portent plus particulièrement sur l'Occident et sur l'origine du malentendu à la base de l'ire et de la violence dont témoignent les arabo-musulmans. Dans *L'attentat* et *Les sirènes*, Khadra insiste d'une part, sur cette méconnaissance des valeurs profondes et fondatrices qui font l'identité arabo-musulmane, et d'autre part, sur la non-reconnaissance et les affronts faits à celle-ci par les agissements d'une politique occidentale autiste et injuste.

Le chaos irakien

Dans *Les sirènes de Bagdad*, plusieurs personnages sont porteurs d'un discours sur l'Occident. C'est le cas notamment du Dr Jalal, du narrateur et de Mohammed Seen. Si les propos de ce dernier se veulent apaisés et débarrassés de toute passion haineuse, ceux des deux autres sont chargés de colère et d'animosité. Mais qu'il s'agisse du Dr Jalal ou du narrateur, les propos de l'un comme de l'autre trouvent leurs motivations dans les blessures narcissiques et les sentiments d'offense et d'humiliation dont ils ont été victimes. Le premier ayant souffert du racisme intellectuel existant au beau milieu des chapelles aryennes occidentales, le deuxième de la profanation des valeurs et des tabous séculaires qui régissent son univers familial et tribal, arrivent tous deux au même rejet et au même sentiment de haine vis-à-vis de l'Occident. L'un et l'autre, sur un plan synecdochique, sont représentatifs d'un côté, des intellectuels arabes et musulmans victimes d'un ostracisme qui les tient à l'écart et leur refuse tout mérite ; et d'un autre côté, des simples citoyens rudoyés et poussés à bout par les agissements des politiques occidentaux. Mais, voyons en plus concret quel genre de discours est tenu par les personnages sur le monde occidental ainsi que sur le malentendu souvent à l'origine des rapports tendus, voire violents, entre les deux rives.

Dès le chapitre liminaire, dans un entretien entre les deux hommes, s'engage une discussion autour de l'Occident. Elle révèle plus particulièrement la désillusion du Dr Jalal face à ce monde qu'il cherchait à rallier auparavant et qui s'est ensuite avéré décevant. Dans ses propos amers, s'exprime une prise de conscience quant à l'égoïsme et la manipulation démagogique qui sont les mots d'ordre de la politique occidentale : « - [...] *L'Occident n'aime que lui. Ne pense qu'à lui. Lorsqu'il nous tend la perche, c'est juste pour qu'on lui serve d'hameçon. Il nous manipule, nous dresse contre les nôtres et, quand il a fini de se payer nos têtes, il nous range dans ses tiroirs secrets et nous oublie* » (Khadra, 2006 : 17), confie-t-il au narrateur.

Le Dr Jalal est la figure même de tous ces intellectuels aliénés qui rejoignent l'Europe en espérant y trouver une terre d'accueil et d'adoption susceptible de favoriser leur épanouissement intellectuel et leurs ambitions personnelles. Victimes de leur propre vision et d'une acculturation qui leur fait croire en des idéaux de liberté, d'égalité, de justice et de droits, ils ne tardent pas à réaliser la supercherie qui se tient derrière ces valeurs brandies à cor et à cri aux yeux du monde entier et qui se vident de leur sens dès qu'il s'agit de ces « Autres » qui ne sont pas occidentaux. La situation du Dr Jalal et de certains de ses contemporains est similaire à celle vécue bien avant eux par des intellectuels arabo- musulmans comme il le dit bien au narrateur :

D'autres, avant nous, l'avaient appris à leurs dépens [...]. En regagnant l'Europe, ils pensaient trouver une patrie pour leur savoir et une terre fertile pour leurs ambitions. Pourtant, ils voyaient bien qu'ils n'étaient pas les bienvenus, mais mus par je ne sais quelle niaiserie, ils ont tenu le coup du mieux qu'ils pouvaient. Parce qu'ils adhéraient aux valeurs occidentales, ils prenaient pour argent comptant ce qu'on leur susurrail à l'oreille : liberté d'expression, droits de l'homme, égalité, justice... des mots grands et creux comme les horizons perdus [...]. L'Occident n'est qu'un mensonge acidulé, une perversité savamment dosée, un chant de sirènes pour naufragés identitaires. (*ibid.* : 17-18).

Le Dr Jalal est désespérément déçu. Le traitement que lui réservent ses parrains occidentaux explique son revirement. Il se sent floué, pis, instrumentalisé et monté contre les siens. Il aura beau leur montrer l'ampleur de son érudition que cela ne le lave pas des *a priori* et des préjugés sous lesquels croulent tous les arabes. Son passage dans les différents pays européens, ses conférences et ses diatribes à l'encontre des djihadistes plaisent, mais sans plus. Il finira par réaliser, dans une prise de conscience douloureuse, son statut de bougnoule de service qu'on fait passer sur différents plateaux de télévision, mais qu'on ne fait jamais monter sur un podium. À la page 279, nous lisons : « *En vérité, je n'étais que le nègre des Occidentaux. Ils avaient décelé mes failles. Les honneurs et les sollicitations qu'ils déversaient sur moi consistaient à m'assujettir* ». Et quelques pages plus loin, à l'attention de son interlocuteur Mohammed Seen, il s'écrie : « *Ils se sont servis de moi. Comme d'un tison. Je ne suis pas un tison. Je suis une lame à double tranchant. Ils m'ont émoussé d'un côté, il me reste l'autre pour les étriper.* » (*ibid.* : 304).

Cette parole rentre dans le cadre d'un passage important dans *Les sirènes*. Entre Jalal et Mohammed Seen s'engage une discussion autour de l'Occident. Les arguments avancés par chacun se confrontent dans une forme de joute oratoire sans issue. Au discours antioccidental de Jalal répond celui, non pas pro-occidental, mais pacifiste de Mohammed Seen. Certes, la virevolte qui transforme Jalal en détracteur de l'Occident est motivée par un sentiment de revanche, mais sa réaction est compréhensible. La haine qu'il éprouve à l'égard de ses anciens alliés est celle-là même qui le pousse à prêcher la violence. Il s'insurge contre ce regard réducteur, contre cette mésestimation dont lui et les autres continuent de souffrir. À Mohammed Seen, il finit par lancer : « *Il faut que ces gens se rendent compte du tort qu'ils nous font, qu'ils comprennent que s'ils persistent à cracher sur ce que nous avons de meilleur, ils seront obligés de composer avec ce que nous avons de pire.* » (*ibid.* : 308).

En somme le discours du Dr Jalal fait partie de ce vouloir auctorial qui consiste à dire l'origine de ce malentendu opposant l'Orient à l'Occident. Si avec Jalal Khadra soulève un pan de la question en parlant du traitement rabaissant et inique vis-à-vis des intellectuels arabes, avec le narrateur des *sirènes* l'auteur attire l'attention sur cette méconnaissance des valeurs morales et éthiques qui font cette altérité arabe et qui, si l'on vient à les fouler aux pieds, pourraient bien conduire à la violence. Le cheminement du héros du roman, à cet égard, est illustratif. Assistant d'abord à deux bavures des GI, conduisant respectivement à la mort de Souleyman (le simplet) et à celle de plusieurs victimes dans les vergers Haïtem, il est ensuite violenté dans son propre espace intime. C'est ainsi qu'à la page 114, il nous confie : « *Et une nuit [...] une escouade de GI venait de déflorer mon intégrité* ». La métaphore qui assimile ici l'intégrité familiale à un hymen fragile traduit la violence avec laquelle les soldats de la coalition ont bafoué l'honneur de la famille. Néanmoins, pour expressive qu'elle soit, cette métaphore n'explique pas pour autant comment l'honneur de la famille fut traîné dans la boue. À dire vrai, cette phrase consiste à résumer la gravité de la situation et à créer un effet d'attente chez le lecteur qui ne tardera pas à découvrir la portée de cette parole du narrateur. En effet, trois pages plus loin, il nous apprend :

Mon père tomba à la renverse, son misérable tricot sur la figure, le ventre décharné, fripé, grisâtre comme celui d'un poisson crevé... et je vis, tandis que l'honneur de la famille se répandait par terre, je vis ce qu'il ne me fallait surtout pas voir, ce qu'un fils digne, respectable, ce qu'un Bédouin authentique ne doit jamais voir - cette chose ramollie, repoussante, avilissante ; ce territoire interdit, sacrilège : le pénis de mon père rouler sur le côté, les testicules par-dessus le cul... (*ibid.* : 117).

Il est ainsi des visions et des spectacles auxquels on ne devrait jamais assister. Pour un Arabe, et de surcroît un Bédouin authentique, voir son père à terre, impuissant et humilié d'une part, et voir ce territoire interdit (son sexe) d'autre part, est une de ces visions auxquelles on ne saurait survivre sans devoir laver l'affront dans le sang. L'Occidental est à mille lieues de comprendre la gravité d'une telle offense ; à mille lieues de mesurer l'ampleur du désastre. Il ne pourrait comprendre que pour un Bédouin l'honneur est sacré et ne se négocie pas. Si ce genre de vision peut bien être digéré ou géré sous d'autres cieux ou dans d'autres cultures, pour les habitants de Kafr Karam, cela ne se peut. Cette vision est le déclic qui change le narrateur et l'engage sur le chemin de la vengeance. Sa vie se résume désormais en un avant et un après ce camouflet infligé à sa famille. Dans le passage suivant, il nous fait part de la terrible incidence que produit cette vision sur lui :

Le soleil pouvait toujours se lever, plus jamais je ne reconnaîtrais le jour de la nuit... Un Occidental ne peut pas comprendre, ne peut soupçonner l'étendue du désastre. Pour moi, voir le sexe de mon géniteur, c'était ramener mon existence entière, mes valeurs et mes scrupules, ma fierté et ma singularité à une grossière fulgurance pornographique - les portes de l'enfer m'auraient été moins inclémentes!... J'étais fini. Tout était fini. Irrécupérable. Irréversible (*ibid.*).

Ce passage, à lui seul, résume l'étendue de l'impact psychologique de cette violence inconséquente et inconsiderée sur le narrateur. À partir de ce moment-là, rien ne sera plus comme avant. L'appel des sirènes et de la mort devient dès lors plus fort que tous les attraits de la vie. Il faudra noter à cet égard que le héros, dont à aucun moment de l'histoire on ne connaîtra le nom, requiert de ce fait une valeur de représentation symbolique qui confère au texte une portée générale. On pourrait en effet imaginer qu'outre ce personnage, d'autres citoyens irakiens ont été victimes d'humiliations pareilles ou presque. Cela nous amène à penser, en procédant par induction, qu'à l'instar du héros, plusieurs Irakiens que l'on tient pour des terroristes sont l'œuvre que les Occidentaux produisent à leur insu. La méconnaissance des valeurs ancestrales et fondatrices de l'oriental, semble nous dire Khadra, conduit souvent à des affronts sacrilèges, à des violences qui génèrent des violences à leur tour embarquant les uns et

les autres dans un cercle vicieux sans fin et sans issue. L'Occident devrait comprendre qu'en jetant l'opprobre sur l'Arabe, qu'en traînant sa dignité dans la boue, il commet l'irréparable. Il devrait savoir, comme le pense le narrateur, que « *La dignité ne se négocie pas. Si on venait à la perdre, les linceuls du monde entier ne suffiraient pas à nous voiler la face, et aucune tombe n'accueillerait notre charogne sans se fissurer* » (*ibid.* : 151).

En tenant un discours sur l'Occident et notamment sur cette méconnaissance qui explique à son tour le malentendu, l'auteur n'oublie pourtant pas de multiplier les intervenants afin de faire comprendre que les propos du narrateur ne relèvent pas d'un cas isolé, mais sont tout aussi partagés par d'autres personnages. L'affront infligé au héros le pousse à quitter le giron familial et à rejoindre la résistance à Bagdad où il rencontre Sayed et Yacine. Avec ces deux personnages, considérés *a priori* comme *négatifs*, c'est là une autre occasion pour revenir sur cette méconnaissance de l'Arabe. Le héros, qui jusqu'alors se refusait de confier à quiconque la raison de son départ de Kafr Karam, se sent pris au dépourvu devant les propos de ses interlocuteurs au courant de l'humiliation de son père. C'est ainsi que Yacine, après avoir sermonné le narrateur, lui lance :

– Nous tous, ici, moi et les autres, et les mendiants qui gueusent dans la rue, savons parfaitement ce que cela signifie... Pas le Gl. IL ne peut pas mesurer l'ampleur du sacrilège. Il ne sait même pas ce que c'est, un sacrilège. Dans son monde à lui, on expédie les parents dans des asiles de vieillards et on les oublie comme le cadet de ses soucis ; on traite sa mère de vieille peau et son géniteur de connard.... Que peut-on attendre d'un type comme ça, hein ? (*ibid.* : 193).

Et Sayed de renchérir trois pages plus loin :

Ils ignorent ce que sont nos coutumes, nos rêves et nos prières. Ils ignorent surtout que nous avons de qui tenir, que notre mémoire est intacte et nos choix justes. Que connaissent-ils de la Mésopotamie, de cet Irak fantastique qu'ils foulent de leurs rangers pourris ? De la tour de Babel, des Jardins suspendus, de Haroun al-Rachid, des Mille et une nuits ? Rien ! Ils ne regardent jamais de ce côté de l'Histoire et ne voient en notre pays qu'une immense flaque de pétrole dans laquelle ils laperont jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Ils ne sont pas dans l'Histoire ; ils sont dans le filon, dans le pactole, dans la spoliation. (*ibid.* : 196).

Qu'il s'agisse de Yacine ou de Sayed, le héros sait très bien où ils voulaient en venir et demeure lucide quant à leur intention de vouloir l'endoctriner et le rallier à leur cause djihadiste. Pourtant, cela n'empêche que leurs propos sonnent quelque peu justes. Les deux reviennent dans leurs répliques sur l'ignorance de l'Occidental et son incompréhension de la culture et des valeurs arabes. Les deux aussi semblent dire au narrateur exactement ce qu'il voulait entendre. Certes, les paroles de Yacine, en dehors de cette méconnaissance qu'il souligne au début, sont peu profondes et frôlent par un certain aspect le cliché, mais celles de Sayed demeurent, quant à elles, pertinentes. Le renvoi qu'il fait à cet héritage civilisationnel irakien d'une part, et d'autre part, à la rapacité d'une politique occidentale qui vise le profit sans aucun égard à la singularité et à la culture du peuple irakien, est tout à fait judicieux.

Loin de Yacine et de Sayed, on peut citer dans le même registre d'idées – celui de marquer cette différence ou ce hiatus culturel séparant l'Orient et l'Occident – un autre passage dans *Les sirènes*. Il est en rapport avec la mort de Souleyman, le fils du ferronnier. Réalisant la bavure, quelque temps après cet accident tragique, un gradé américain vient exprimer son regret et proposer une indemnisation matérielle au père endeuillé. Le narrateur rapporte ce moment hautement significatif exprimant à son tour le malentendu culturel entre les deux rives :

Le colonel américain était sincèrement désolé. Son unique tort : il n'aurait pas dû parler d'argent au ferronnier. À kafr Karam, on ne parle jamais d'argent à quelqu'un qui porte le

deuil. Aucune compensation ne pourrait minimiser le chagrin d'un père effondré sur la tombe de son enfant - sans l'intervention de Doc Jabir, cette histoire d'indemnisation aurait viré à l'affrontement. (*ibid.* : 80).

Si dans les propos de Sayed, on relève les motivations mercantiles des Américains, dans ceux du narrateur rapportant cet incident entre le colonel et le ferronnier, on décèle ce penchant chez cet Occident à tout vouloir compenser par cette unité de mesure qu'il vénère et dont il surestime le pouvoir. L'initiative du colonel aurait éventuellement pu trouver un écho favorable dans un espace citadin, mais non à Kafr Karam. Le village offre l'image d'un patelin qui n'a pas été perverti par les altérations morales qui touchent les grandes métropoles. Au contraire, c'est là un petit espace enclavé couvant jalousement ses valeurs ancestrales et ses tabous. L'argent, cette mesure que l'on applique partout ailleurs ne peut, en de telles situations, remédier au mal causé. En fait, l'orientalisme dont il a été précédemment question, de ce côté-là, n'aura pas servi à grand-chose. Certes, il aura permis aux Occidentaux d'avoir un certain savoir sur l'Oriental arabe, mais juste ce qu'il fallait pour mieux pouvoir le gouverner. L'orientalisme au service d'une idéologie impérialiste ne visait pas le rapprochement des cultures, mais plutôt la brèche dans la cuirasse de cette identité orientale pour mieux l'assujettir. Le savoir cumulé depuis plusieurs années, et favorisé davantage par le progrès technique et technologique en matière d'information et de télécommunication, ne se révélera ensuite qu'une façon d'enforcer l'image d'un Occident hégémonique et suprémaciste en continuant à méconnaître l'oriental arabo-musulman.

Entre Israël et Palestine : à quand la paix ?

Comme dans *Les sirènes de Bagdad*, *L'attentat* s'attarde à son tour sur l'affrontement entre le Nord et le Sud en s'intéressant, sur un plan plus restreint, au malentendu opposant la Palestine à un Israël géographiquement oriental, mais politiquement, économiquement et idéologiquement occidental. En écrivant ce roman, Y. Khadra a l'idée cette fois de croiser les discours en montrant d'une part, la vision que se font les Israéliens du personnage du terroriste ou du kamikaze, et d'autre part, les raisons profondes qui poussent certains résistants palestiniens à la violence. Amine, le narrateur personnage, appartenant aux uns par son origine et aux autres par sa naturalisation, mène une vie paisible au milieu des Israéliens. Il cultive son bonheur conjugal et cueille tranquillement les lauriers que lui procure sa réussite professionnelle... Pourtant, il n'oublie pas de rappeler les difficultés et le regard réducteur dont il souffrait au temps où il était encore étudiant et même plus tard en devenant médecin :

Depuis l'université [dit-il], j'essaie de m'acquitter scrupuleusement de mes tâches citoyennes. Conscient des stéréotypes qui m'exposent sur la place publique, je m'évertue à les surmonter un à un, offrant le meilleur de moi-même et prenant sur moi les incartades de mes camarades juifs. [...] Pour un Arabe qui sortait du lot - et qui se payait le luxe d'être major de sa promotion -, le moindre faux pas était fatal. Surtout quand il est fils de bédouin, croulant sous les a priori, avec, en guise de boulet de forçat, cette caricature qu'il trimballe de long en large à travers la mesquinerie des hommes, le chosifiant par moments, le diabolisant par endroits, le disqualifiant le plus souvent. Dès ma première année universitaire, j'avais mesuré l'extrême brutalité du parcours qui m'attendait, les efforts titanesques que je devais consentir pour mériter mon statut de citoyen à part entière. Le diplôme ne résolvait pas tout, il me fallait séduire et rassurer, encaisser sans rendre les coups, être patient à perdre haleine à défaut de perdre la face. (Khadra, 2005 : 99-100).

Quoi qu'il en soit, avec sa femme, Amine arrive à se faire une place au beau milieu des Israéliens. Le couple incarne l'exemple même d'une intégration réussie... Jusqu'au jour où l'attentat de Sihem vient remettre les pendules à l'heure. L'attentat est surprenant et prend de court tous ceux qui la connaissent, et Amine en premier. Il l'est d'autant

plus encore que la Kamikaze n'offrait rien de suspect et semblait heureuse auprès de son mari. Mais en vérité, si Sihem partageait le même toit qu'Amine, elle ne partageait pas, par contre, l'idée que ce dernier se faisait du bonheur et de la réussite. Le regard de la femme est tourné plutôt vers son peuple. Pour elle, le vrai bonheur se partage. Pour elle, aucun bonheur n'est possible sans dignité et celle-ci commence par recouvrer sa patrie spoliée. C'est cela même le message qu'elle lui adresse dans sa lettre posthume en lui disant :

À quoi sert le bonheur quand il n'est pas partagé, Amine mon amour? Mes joies s'éteignaient chaque fois que les tiennes ne suivaient pas. Tu voulais avoir des enfants. Je voulais les mériter. Aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de patrie.... Ne m'en veux pas. (*ibid.* : 74).

L'attentat de Sihem est l'événement qui changera du tout au tout la vie du narrateur. Désormais, il percevra en plus clair et l'animosité environnante et l'illusion que lui offrait son intégration. À l'hôpital, la majorité du corps soignant se ligue contre lui et l'annonce comme *persona non grata*. De même, de retour chez lui, après avoir été relâché par le Shin Beth, il est à deux doigts de se faire lyncher par ses voisins de quartier. Toutefois, À ce niveau, il faut noter que Khadra, en parlant des Israéliens, esquive adroitement de tomber dans une hypergénéralisation qui serait injuste après tout. En effet, si l'on trouve des personnages qui tiennent des discours pétris de dédain et de rejet à l'égard d'Amine, d'autres, par contre, se montrent sympathiques et conciliants comme c'est le cas de Kim et d'Ezra Benaim, ses collègues, ou celui de Naveed Roonen, son ami officier supérieur. S'ils réprouvent tous en vrac le geste de Sihem, ils se refusent de tomber dans l'amalgame en mêlant Amine à l'attentat perpétré par sa femme.

Par ailleurs, le même attentat de Sihem permet d'enclencher une série d'interrogations et de points de vue sur le personnage du kamikaze. Aussi bien Amine que les autres demeurent perplexes, incapables de donner un sens à cette action suicidaire. Pour eux, l'expérience limite de Sihem relève de la pure folie. Pour eux, son geste ne ressemble à rien. Il est d'autant plus absurde et insensé que la femme mène une vie paisible, confortable et heureuse auprès de son mari qui l'aime et de ses amies qui l'adulent. C'est ainsi que le capitaine Moshé, chargé d'enquêter et de tirer au clair l'attentat, épanche sa perplexité devant un geste qu'il avoue dépasser son entendement : « - [...] *J'essaie de comprendre, mais il y a des choses que je ne comprendrai jamais. C'est tellement absurde, tellement stupide* » (*ibid.* : 41), dit-il au narrateur. De même, quelques pages plus loin, à Amine qui récusé pendant l'interrogatoire l'idée que sa femme puisse être Kamikaze et demande au capitaine d'attendre la cassette des commanditaires de l'attentat, le même Moshé rétorque, rageur :

– Il n'y aura pas de cassette. Personnellement, je m'en contrefiche, des cassettes. Ça ne pose pas problème. Ce qui me pose problème est ailleurs. Et ça me rend malade. C'est pourquoi il faut impérativement que je sache comment une femme appréciée de son entourage, belle et intelligente, moderne, bien intégrée, choyée par son mari et adulée par ses amies en majorité juives, a pu, du jour au lendemain, se bourrer d'explosifs et se rendre dans un lieu public remettre en question tout ce que l'État d'Israël a confié aux Arabes qu'il a accueillis en son sein. (*ibid.* : 53).

Amine, de son côté, n'est pas plus avancé que le capitaine Moshé. Même après avoir trouvé la lettre où Sihem avoue sa responsabilité et justifie son geste, il ne comprendra toujours pas comment sa femme a pu commettre une telle horreur, comment elle en est arrivée là. Tout comme le capitaine, il se trouve dans l'incapacité de résoudre l'énigme que leur propose Sihem par son attentat kamikaze. C'est ainsi qu'en s'entretenant avec son ami Naveed Roonen, il déclare à ce dernier :

–Tu ne peux pas mesurer combien ça me travaille, ces histoires. Comment, bordel ! un être ordinaire, sain de corps et d'esprit, décide-t-il, au détour d'un fantasme ou d'une

hallucination, de se croire investi d'une mission divine, de renoncer à ses rêves et à ses ambitions pour s'infliger une mort atroce au beau milieu de ce que la barbarie a de pire? (*ibid.* : 95).

L'interrogation d'Amine, qui rejoint partiellement les propos du capitaine, est entendable après tout. En effet, quoi de plus atroce et de plus barbare que de se donner la mort en emportant d'autres vies innocentes. Toutefois, comme Moshé, il s'attarde sur l'effet, mais non sur les causes qui en sont à l'origine. La situation du narrateur, ses ambitions personnelles et professionnelles, sa vie douillette au milieu de ses frères d'adoption lui voilent l'ampleur des frustrations et des affronts que vit son peuple. Il parle de rêves et d'ambitions, mais ne comprend pas que c'est justement ces rêves et ces ambitions que l'on refuse aux autres qui les poussent à la violence. Naveed qui partage l'embarras de son ami finit par conclure en donnant son avis sur la question :

– Que te dire Amine? Je crois que même les terroristes les plus chevronnés ignorent ce qu'il leur arrive. Et ça peut arriver à n'importe qui. Un déclic quelque part dans le subconscient, et c'est parti. Les motivations n'ont pas la même consistance, mais généralement, ce sont des trucs qui s'attrapent comme ça, dit-il en claquant des doigts. Ou ça te tombe sur la tête comme une tuile, ou s'ancre en toi tel un ver solitaire. Après tu ne vois plus le monde de la même manière. Tu n'a qu'une idée fixe : soulever cette chose qui t'habite corps et âme pour voir ce qu'il y a en dessous. À partir de là, tu ne peux plus faire marche arrière... D'ailleurs, ce n'est plus toi qui es aux commandes. Tu crois n'en faire qu'à ta tête, mais c'est pas vrai. T'es rien d'autre que l'instrument de tes propres frustrations. Pour toi, la vie, la mort, c'est du pareil au même ... (*ibid.* : 95-96).

Cette lecture de Naveed Roonen s'applique exactement au cas par exemple du héros des *sirènes*. Le cheminement qui conduit ce dernier à prôner la violence répond presque mot par mot à ce diagnostic proposé par l'officier. Mais restons dans *L'attentat*. Les paroles de Naveed apportent certes quelques éléments de réponse à Amine, mais ne s'attardent pas non plus sur la part d'Israël qui, en spoliant les terres des Palestiniens et en molestant ces derniers, cultive les antagonismes violents et fabrique ces bombes humaines qu'on appelle « Kamikazes ».

Un autre passage, en revanche, est important dans ce sens. Il se rapporte à cette discussion à laquelle le même Naveed prend part avec deux autres personnages, en l'occurrence Ezra Benaïm et Benjamin (le frère de Kim). Amine, depuis son agression par ses voisins, habite chez sa collègue. En rentrant, il perçoit depuis le vestibule les voix des interlocuteurs. En témoin caché, il nous rapporte l'échange entre les trois, lequel échange est intéressant dans la mesure où, pour la première fois, le problème se pose autrement et de manière détachée loin de tout chauvinisme aveugle et exacerbé. C'est ainsi qu'à la page 69, nous lisons :

- Je ne vois pas le rapport, fait Ezra après s'être raclé la gorge.
- Il y a toujours un rapport là où l'on ne le soupçonne pas, dit Benjamin qui a longtemps enseigné la philosophie à l'université de Tel-Aviv avant de rejoindre un mouvement pacifiste très controversé à Jérusalem. C'est pourquoi nous n'arrêtons pas de passer à côté de la plaque.
- N'exagérons rien, proteste poliment Ezra.
- Les cortèges funèbres, qui s'entrecroisent de part et d'autre, nous ont-ils avancés à quelque chose?...
- Ce sont les Palestiniens qui refusent d'entendre raison.
- C'est peut-être nous qui refusons de les écouter.
- Benjamin a raison, dit Naveed d'une voix calme et inspirée. Les intégristes palestiniens envoient des gamins se faire exploser dans un abribus. Le temps de ramasser nos morts, nos états-majors leur expédient des hélicos pour foutre en l'air leurs taudis. Au moment où nos gouvernants se préparent à crier victoire, un autre attentat remet les pendules à l'heure. Ça va durer jusqu'à quand ?

Amine, susceptible et fragilisé par l'attentat de sa femme, ne se sent pas en mesure d'entrer dans de telles discussions. Aussi rebrousse-t-il chemin et rentre chez lui. Plus tard, il rejoint d'abord Bethléem pour rencontrer ceux qui ont fait de Sihem une Kamikaze, ensuite Nazareth et enfin Janin à la recherche d'Adel qu'il soupçonne être en relation avec sa femme. En arrivant à Janin, il réalise l'état de décomposition avancé de cette ville sinistrée par le siège et la brutalité des soldats israéliens. Son voyage qui le conduit de l'autre côté du Mur, lui révèle le chaos environnant : des checkpoints à tout bout de champ, des hameaux assiégés, des véhicules carbonisés, des cohortes d'hommes et de femmes violentés et maltraités par des troupes... Le narrateur jusqu'alors n'ignorait rien des hostilités dans lesquelles sont embarqués les belligérants, mais voir de plus près l'état de cette ville et de ses habitants le traumatise. Il se rend compte à quel point sa vie parmi les Israéliens lui occultait la souffrance des siens : « À Tel-Aviv, j'étais sur une autre planète. Mes œillères me cachaient l'essentiel du drame qui ronge mon pays » (*ibid.* : 196), réalise-t-il dans une pensée amère. Son cousin Jamil qui lui sert de guide au milieu de cet espace dantesque lui apprend : « – il y a une semaine [...], c'était la fin du monde. Est-ce que tu as déjà vu des tanks riposter aux frondes, Amine ? Eh bien, à Janin, les chars ont ouvert le feu sur des gamins qui leur jetaient la pierre. Goliath piétinait David à chaque coin de rue. » (*ibid.* : 195-196).

Ces mots de Jamil méritent que l'on s'y attarde. La métaphore biblique qui clôt ce passage, contrairement au référent religieux, se trouve ici inversée. En effet, la Bible nous raconte, au sujet du combat entre les Philistins et le peuple d'Israël, que David, jeune berger armé seulement de sa fronde et de son bâton, mais confiant en l'appui de Dieu, se propose d'affronter le géant philistin. De sa fronde, il terrasse Goliath, et de l'épée de ce dernier, lui coupe la tête. Dans la parole de Jamil, David n'est plus israélien, mais palestinien. Ce sont tous ces gamins munis de leurs pierres et de leurs frondes face à un Israël qui fait désormais figure d'un Goliath imbu de sa force. Toutefois, si dans le récit biblique la fronde de David a eu l'effet d'un miracle et a suffi pour terrasser le géant philistin, il n'en est pas de même pour ces enfants palestiniens que l'on tue en toute impunité.

Par ce voyage qui ramène le narrateur auprès des siens, Y. Khadra entend faire prendre conscience à ce dernier de son aveuglement. C'est là aussi une façon de donner la parole à ces « intégristes palestiniens » afin qu'ils justifient leur recours à la violence. En rencontrant certains de ces personnages, Amine peut enfin avoir une réponse à son interrogation de départ. Il peut enfin entendre ce qui motive la rancœur de ces deniers, ce qui explique leur activisme et leur recours à la terreur comme mode opératoire pour pallier la paucité de leurs moyens. C'est ainsi qu'en retrouvant sa liberté, après son rapt par des activistes palestiniens, il eut droit à cette explication donnée par un commandeur :

J'ai voulu que tu comprennes pourquoi nous avons pris les armes, docteur Jaafari, pourquoi des gosses se jettent sur des chars comme sur des bonbonnières, pourquoi nos cimetières sont saturés, pourquoi je veux mourir les armes à la main... pourquoi ton épouse est allée se faire exploser dans un restaurant. Il n'est pire cataclysme que l'humiliation. C'est un malheur incommensurable, docteur. Ça vous ôte le goût de vivre. Et tant que vous tardez à rendre l'âme, vous n'avez qu'une idée en tête : comment finir dignement après avoir vécu misérable, aveugle et nu ? (*ibid.* : 212).

Amine écoute sans broncher. Le commandeur poursuit son discours :

Personne ne rejoint nos brigades pour le plaisir, docteur. Tous les garçons que tu as vus, les uns avec des frondes, les autres avec des lance-roquettes, détestent la guerre comme c'est pas possible. Parce que tous les jours, l'un d'entre eux est emporté à la fleur de l'âge par un tir ennemi. Eux aussi voudraient jouir d'un statut honorable, être chirurgien, stars de la chanson, acteur de cinéma, rouler dans de belles bagnoles et croquer la lune tous les soirs. Le problème, on leur refuse ce rêve, docteur. On cherche à les cantonner dans des

ghettos jusqu'à ce qu'ils s'y confondent tout à fait. C'est pour ça qu'ils préfèrent mourir. Quand les rêvent sont éconduits, la mort devient l'ultime salut ... (*ibid.* : 213).

Devant les propos de ce personnage, le narrateur s'emmure dans un silence ambigu. On ne saurait dire quel sens lui accorder. Serait-il ce genre de mutisme qui caractérise les grands moments de vérité? Ou alors ce genre de silence qui réproouve, rejette et se refuse à toute communication, notamment après cette épreuve de rapt et de maltraitance qui suffiraient pour saper tout échange possible? Ou encore cette manière de traduire l'inanité de toute discussion, étant donné que les entretiens précédents du héros avec d'autres activistes du mouvement djihadiste n'ont pas mené à grand-chose? Quoi qu'il en soit, par son attitude, Amine permet au commandeur d'aller jusqu'au bout de son exposé légitimant le *jihad*. On pourrait, par ailleurs, ajouter une dernière lecture qui à son tour reste plausible : en partant à Janin à la recherche d'Adel, Amine n'était plus dans cette enquête dont le but est de rencontrer ceux qui ont endoctriné sa femme et l'ont envoyée au *casse-pipe* comme il le dit, mais plutôt dans la quête d'une autre vérité : celle d'un mari craignant pour son honneur en s'imaginant cocufié par sa femme. Cette pensée vénéneuse l'habite et squatte son esprit au point de reléguer tout autre sujet au second plan. Dans un passage, juste avant qu'Adel ne lui révèle la nature de sa relation avec Sihem, laquelle révélation assure à Amine que son honneur était sauf, celui-ci nous confie :

À cet instant précis, je me fiche de la guerre, des bonnes causes, du ciel et de la terre, des martyrs et de leurs monuments. [...] Je me moque de savoir à partir de quel instant Sihem a sombré dans le militantisme suicidaire, si j'avais fauté quelque part, contribué d'une manière ou d'une autre à sa perte. Tout ça est relégué au second plan. Ce que je veux savoir en premier lieu, ce qui compte le plus au monde à mes yeux, c'est si Sihem me trompait. (*ibid.* : 215-216).

Rassuré par Adel, le narrateur recouvre enfin son calme et semble alors disposé à écouter le jeune militant. Ce dernier lui apprend comment Sihem a rallié la cause de son peuple, comment elle a servi d'abord de cheville ouvrière à Tel-Aviv avant de se proposer de son plein gré pour perpétrer l'attentat-suicide en question. Les deux hommes s'engagent alors dans un long échange où chacun défend sa thèse. Aux arguments avancés par Amine répondent les répliques judicieuses de son interlocuteur. Les deux empruntent des chemins et des visions différentes. Ils parlent de liberté et de bonheur, mais leurs conceptions sont divergentes. Pour Amine, Sihem était libre. Pour Adel, la liberté n'est pas un passeport que l'on délivre à la préfecture et qui permet d'aller où l'on veut, mais une conviction profonde et mère de toutes les certitudes. Pour le premier, Sihem semblait heureuse. Pour le second, « *il n'y a pas de bonheur sans dignité, et aucun rêve n'est possible sans la liberté.* » (*ibid.* : 220).

Enfin, au bout d'un long échange où Amine s'évertue à défendre sa vision et ses idées, il ne peut s'empêcher pourtant de reconnaître la pertinence des paroles avancées par son interlocuteur. S'il n'adhère pas aux arguments d'Adel, à la conception que celui-ci se fait du combat de son peuple et de la vie, il n'en demeure pas moins touché par la justesse et la logique de ses propos. Et c'est ainsi qu'à la fin de sa conversation, il se surprend à dire : « *Je bute contre la limpidité de sa logique comme un moucheron contre la transparence d'une vitre ; je vois clairement son message, mais impossible d'y accéder.* » (*ibid.* : 220-221) L'échange avec Adel et la consistance de son raisonnement ne conduisent certes pas le narrateur à abandonner ses convictions profondes qu'il puise dans sa vocation de médecin rejetant toute logique violente et sacrificielle ; toutefois, de tels propos le touchent profondément et l'exhortent à reconsidérer ses jugements comme en témoigne ce passage où il résume son parcours initiatique :

Je pense être arrivé à destination. Le parcours a été terrible, mais je n'ai pas l'impression d'avoir atteint quelque chose, accéder à quelque réponse rédemptrice. [...] Cette douloureuse quête de vérité est mon voyage initiatique, à moi. Vais-je reconsidérer l'ordre

des choses désormais, le remettre en question, me repositionner par rapport à lui? Sûrement, mais je n'aurais pas le sentiment de contribuer à quelque chose de majeur. Pour moi, la seule vérité qui compte est celle qui m'aidera un jour à me reprendre en main et à retrouver mes patients. Car l'unique combat en quoi je crois et qui mériterait vraiment que l'on *saigne* pour lui est celui du chirurgien que je suis et qui consiste à réinventer la vie là où la mort a choisi d'opérer. (*ibid.* : 225-226).

Conclusion

Comme nous venons de le voir, aussi bien dans *L'attentat* que dans *Les sirènes de Bagdad*, l'espace diégétique se déploie et charrie des fragments discursifs qui convergent à créer un discours macroscopique autour de cette question du malentendu entre l'Orient et l'Occident. À travers ces fictions auxquelles on pourrait en ajouter éventuellement d'autres comme *L'équation africaine* par exemple, Khadra délivre son point de vue et se prononce à son tour sur ce phénomène du terrorisme. Ce faisant, il prend part, lui aussi, à un certain dialogisme qui se tient depuis plusieurs années autour des représentations que se fait l'Occident de l'Orient et *vice versa*. En abordant cette question du terrorisme, l'auteur, loin de surfer sur les mêmes discours des médias et des politiciens occidentaux pour lesquels le terroriste est un cas pathologique, entend remédier à cette lecture simpliste et propose de toucher le fond du problème en revenant sur les facteurs et les motivations qui poussent à la violence. Le cheminement qui conduit le narrateur de *L'attentat* à la reconnaissance est celui même que l'écrivain semble proposer à l'Occident. Par ses écrits, Khadra semble inviter ce dernier à reconsidérer ses appréciations et revoir ses jugements sur les arabo-musulmans, à troquer sa politique faite de rapacité, de ségrégation et d'ostracisme par une autre plus juste. Venir à bout du terrorisme qui gangrène le Moyen-Orient devra commencer par respecter, comprendre et rendre justice³ aux peuples opprimés qui se battent pour leurs patries et leur liberté...

Sources bibliographiques

- BEN JELLOUN Tahar. 2010. « Orient/Occident : l'éternel malentendu » [En ligne] dans *Quaderns de la Mediterrània*, p. 31 - 35. URL : <<http://www.iemed.org/publicacions/quaderns/14/qm14-pdf>>, consulté le 03 février 2018.
- GUÉNON René. 1924. *Orient et Occident*. Véga éditions. Paris.
- KHADRA Yasmina. 2005. *L'attentat*. Julliard. Paris.
- KHADRA Yasmina. 2006. *Les sirènes de Bagdad*. Julliard. Paris.
- KHADRA Yasmina. 2007. « J'écris des livres qui dérangent l'Occident » [En ligne] dans *L'Orient littéraire*, propos recueillis par Lucie Geffroy, -1, N° 127. URL : <<http://www.lorientlitteraire.com/article-details.php>>, consulté le 1er février 2018.
- RODINSON Maxime. 1993. *La fascination de l'islam*. Éditions Agora. Paris.
- ROUSSEAU Christine. 2006. « Yasmina Khadra : "Allez au commencement du malentendu" » [en ligne] dans *Le Monde des livres*. URL : <<http://www.lemonde.fr.html>>, consulté le 30 janvier 2018.
- SAÏD Édouard. 1980. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Éditions du Seuil. Paris.

³ - « Pour lutter contre le terrorisme, il faut que l'Occident devienne le leader des causes justes, allant jusqu'à promouvoir avec grand bruit les valeurs de démocratie et de liberté de manière honnête, sans arrière-pensées. Il est certain qu'avec la justice rendue au peuple palestinien, une justice garantissant la paix aux deux peuples avec chacun son État, le terrorisme perdra beaucoup de sa virulence. Ensuite, régler au plus vite la question irakienne », (Ben Jelloun, *ibid.*).

